

revue de presse

Le camp des autres

Thomas Vinau

Télématin, diffusé le 14 novembre

Nicolas Lefort de la Librairie Audé (Paris 16^e)

<https://www.youtube.com/watch?v=5RPkcRhhR3U&feature=share>

PRESSE ÉCRITE

La Provence, 26 septembre 2017

Le monde qui se rebiffe

"La poésie peut raconter des histoires. La poésie peut être un film d'horreur, une blague, un cri sauvage, une nuit blanche d'adolescent, une question, un naufrage, un dialogue. La poésie a tous les droits tant qu'elle sait s'adresser à l'autre en restant sincère. Je voudrais qu'elle soit l'air frais que fait tourner la bête en dansant sur elle-même. Je voudrais qu'elle soit une fenêtre qui s'ouvre, pour s'échapper et se retrouver. Le sourire du monstre qui répond à notre silence." Par ces quelques mots placés en exergue de son recueil, *Il y a des monstres qui sont très bons* qui paraît au Castor Astral, le Pertuisien Thomas Vinau développe non seulement son credo esthétique, mais impose son style puissant, onirique, chargé de sens et porteur de ce vent de liberté qu'il fait souffler dans tous ces livres. Et notamment qui traverse son nouveau roman *Le camp des autres* qui paraît chez Alma éditeur.

On retrouve dans ce texte solaire et poignant une volonté de décrire le destin des hommes à l'aune des mouvements sociaux et des turbulences engendrées par les éléments naturels. Le personnage central est un enfant prénommé Gaspard. Il semble avoir fui un père violent, tandis que le chien l'accompagnant l'a défendu

ardemment. C'est dans la solitude de cette forêt profonde qu'il est recueilli et protégé par un certain Jean-le-blanc. Qui est-il ? Un sorcier? Un contrebandier? Un professeur ? Un homme de bien en tout cas "fait de tous les hommes, qui les vaut tous et que vaut n'importe qui" pour reprendre la formule de Sartre, surnommé ainsi parce que de son aveu même il travaille le serpent.

À ses côtés, il retiendra qu'il ne faut jamais se laisser enfermer, et croisera en ces années 1906-1907 les membres de la Caravane à Pépère, célèbre organisation de nomades bandits écumant les routes de France. Dirigée par un certain Jean Capello (un Suisse de son vrai nom Ollivier), cette organisation d'insoumis, vivant de rapines fut réprimée par Clemenceau qui créa au même moment les Brigades du Tigre.

Et Thomas Vinau de broser de puissants portraits de gens qui se rebiffent, où il célébrera la liberté et où il permettra à Gaspard (frère de cœur de Gaspard Hauser chanté par les poètes), de retenir qu'il ne faut jamais se laisser enfermer par quiconque. Prose poétique aidant, la forêt demeure un personnage à part entière et l'auteur d'écrire en citant à la fin Les oiseaux de passage de Jean Richepin (chanté par Brassens et Remo Gary) un hymne à la ruade, et le refus.

C'est beau, (notamment grâce au personnage de Sarah), c'est d'une grande hauteur de vue, et c'est d'une puissance narrative aussi noble que son sujet.

Jean-Rémi BARLAND

Le Soir (Bruxelles), 23 septembre 2017

Un chant poétique et social

Thomas Vinau a, explique-t-il dans des « Lignes de suite » qui valent postface, « voulu écrire la ruade, le refus, le recours aux forêts ». Le mot « autres », dans le titre de son superbe roman *Le camp des autres*, désigne ce qu'on appellerait volontiers, au risque d'être taxé d'angélisme, nos frères humains. Thomas Vinau invente « une ambassade hirsute pour tous les Gaspard et tous les Capello et toutes les Sarah et tous les Jean-le-blanc et tous les Fata du monde. Pour les Oiseaux de passage de Richepin et l'Auvergnat de Brassens. Pour les sans-famille, les sans-abri, les sans-papiers, les sans-patrie. » Vous ne les connaissez pas tous? Vous les connaîtrez

après la lecture, puisque les noms cités sont ceux des personnages pour lesquels le refus de la norme est une grande aventure.

Gaspard est un enfant, accompagné d'un chien. Il cherche le chemin de l'océan à travers les arbres, il a fui un incendie, n'a presque rien emporté sinon les plus précieux des trésors de son père : un briquet, une boule de saindoux, une blague à tabac, un poinçon de maréchal-ferrant. Et le chien, bien sûr, un bâtard blessé, en triste état. Un peu comme Gaspard, à la limite de l'épuisement. La forêt est pleine de dangers, avec les bêtes sauvages et les gardes, elle est aussi un refuge. Sous les arbres, le gamin est à couvert. Quand il en sortira, s'il en sort, ce sera peut-être plus compliqué encore.

Gaspard fait penser au Garçon de Marcus Malte, Prix Femina l'an dernier. Les deux personnages ont en commun une nature sauvage dont les écrivains se sont emparés dans des écritures sensuelles et râpeuses inscrites dans les paysages. Ici, tout particulièrement la forêt : « La glaise, le vent, la brume et la rosée, toutes les obscurités appartiennent à la forêt. Elle est le foyer de ceux qui rien ont pas. »

Elle est le foyer de Fata', Sarah, Jean-le-blanc, Capello, Raymond, des révoltés, donc des réprouvés, chez qui Gaspard trouve refuge. D'abord avec méfiance, puis la curiosité l'emporte devant les conversations où le pouvoir de l'argent est dénoncé et les barrières tombent. Grâce à Sarah, aussi, entre les seins de qui il aimerait se perdre.

Une date apparaît, tardivement : 1907. (Un garçon commençait en 1908, les deux romans sont, en outre, contemporains.) Clemenceau, le Tigre, réprime durement les grèves. Les « bandes sauvageonnes assoiffées de sang et d'argent », que vilipende la presse avec beaucoup d'exagération, font plus de bruit que de mal. Pensez donc : Gaspard en est. Mais le prétexte est excellent pour augmenter le budget de la police en créant les Brigades du Tigre. La poésie du roman avait d'abord fait entendre son chant avec la solitude de Gaspard, elle devient sociale sans rien perdre de son authenticité.

Pierre Maury

Le 1, 25 août 2017

Gaspard est un enfant qui fuit, déjà blessé par la vie : il trouve refuge dans le « ventre sauvage » de la forêt, « le foyer de tous ceux qui n'en ont pas ». On est en France, en 1907, sous Clemenceau, les bandits de grand chemin défrayent la chronique. C'est auprès des récalcitrants, déserteurs, putains, anarchistes, gitans de la « Bande à Pépère » que Gaspard découvrira la vie, la vraie, avec ceux de « l'autre camp », ceux dont la société des « honnêtes gens » ne veut pas, ceux à qui on jette des pierres. Thomas Vinau est romancier, il est aussi poète, et il a choisi son camp : celui des « clochards célestes » - ceux qui tracent leur chemin sur le bas-côté de la route, dans les marges de l'histoire. Dans une langue pétrie de poésie, touchée par la grâce, il tisse à sa bande de bras cassés un habit de lumière. *Le Camp des autres* est le roman lumineux d'un poète en insurrection.

Florence Andrieu, Librairie Les Beaux Jours (Tarbes)

Psychologies Magazine, septembre 2017

Une rentrée brûlante

Gaspard et son corniaud de chien sont en fuite. Pour échapper à la violence du père, ils errent dans une forêt hostile où ils sont recueillis par un drôle d'ermite. Et si la quintessence de cet ouvrage tenait non dans sa narration, magique, mais dans sa force métaphorique? Difficile de ne pas penser à la situation des migrants dans cette fable sociale pleine de tendresse. Une pépite.

C.S.

Page des libraires, 16 août 2017

Dans *Le Camp des autres*, il s'agit de rendre espoir à Gaspard, un gamin maltraité par son père. Un matin de grande violence, il fuit dans la forêt avec son chien. Mais Gaspard a froid et faim, il est blessé, épuisé. Un jour, il se réveille dans une cabane, avec un homme étrange à son chevet et son chien frétilant, confiant et heureux du

réveil de son jeune maître. Cet homme se surnomme Jean-le-Blanc. Gaspard s'en méfie. Son allure de sorcier l'intrigue. Pourtant, Jean-le-Blanc soigne Gaspard, redonne du sens et de la chaleur à sa jeune existence alors qu'elle n'était que labour et violence avec son père. Jean-le-Blanc lui apprend à déchiffrer la nature, il essaie de lui faire comprendre l'alchimie du monde, mais pour cela il n'aurait pas assez de toute une vie. Un matin, une bande de saltimbanques arrive à la cabane et négocie avec Jean-le-Blanc. Gaspard ne comprend pas qui ils sont. Parmi eux se trouve Sarah, une belle bohémienne qui attire Gaspard et qu'il sera tenté de suivre, un jour. Il partagera alors le quotidien de ceux de la « caravane à Pépère ». En 1906, cette caravane était une bande de rebelles (les insoumis de l'époque), des petits voleurs à la tire qui semaient la terreur dans les campagnes. Pour répondre à cette violence, Georges Clemenceau décide de créer une nouvelle police, Les Brigades du Tigre, ayant pour mission d'arrêter ceux que l'on appelle alors les Romanichels, nomades accusés de tous les maux. Certains, encore aujourd'hui, accuseront les Roms d'être incapables de s'adapter à nos modes de vies. Pourtant, la diversité culturelle n'est-elle pas la plus grande richesse de l'humanité ? Ce roman est un hymne à la liberté, un roman pour les sans-papiers, les sans-abri, les sans-patrie, comme le dit avec poésie Thomas Vinau, pour les oiseaux de passage.

Lydie Baillie Librairie Aux lettres de mon moulin, Nîmes

Livres Hebdo, 25 mai 2017

In Vinau Veritas

Sur son avant-bras, un tatouage en majuscules dans un entrelacs végétal : « SI OMNES EGO NON » (quelque chose comme : « Si tout le monde y va, moi pas »). Belle et fière devise, qui convient bien à Thomas Vinau. Lequel, d'une voix suave et ferme à la fois, résume ainsi son parcours : « Je ne suis pas très croustillant. » A grands traits, après « une jeunesse un peu rock'n'roll », « un peu erratique » dans pas mal d'endroits où il vécut de petits boulots alimentaires, il décide de se consacrer à lire ses auteurs favoris (Jim Harrison, Bukowski, Brautigan, mais aussi Guillevic,

Perros ou Pirotte...) et à écrire ses livres. « La seule chose que je fais sérieusement avec les enfants ! » Avec sa compagne, future institutrice, ils ont deux fils, Gaspard et Joseph, qui ont « changé [sa] vie » et à qui il dédie son nouveau roman, *Le camp des autres*.

Vinau s'est construit son monde à lui, dans une modeste maison de Pertuis, Vaucluse, mais avec un jardin, à l'écart du monde, même s'il n'en méconnaît pas les souffrances, les partage et les dénonce à sa façon, toute en « douce récalcitance ». Bien loin, aussi, du milieu littéraire parisien, quoique, depuis son premier roman *Nos cheveux blanchiront avec nos yeux* (2011), il fasse un peu figure de chef de file très informel de ce qu'on pourrait appeler « l'école Alma ».

Le texte, arrivé chez l'éditeur naissant grâce à l'écrivain Jean- Baptiste Gendarne qui l'avait présenté à Jean- Maurice de Montremy et Catherine Argand fut le premier à y être publié. Il a été tout de suite remarqué. Depuis, entre deux recueils de poèmes, de récits ou de portraits qu'il publie chez d'autres éditeurs (Le Castor astral, notamment), il en a écrit trois autres, dont *Ici ça va* (2012), son « best-seller », tous repris en 10/18. Autour de ce livre devenu emblématique de la maison, d'autres auteurs se sont agrégés, comme Pierre Raufast, Guillaume Siaudeau, Arnaud Dudek. Une « petite bande », dixit Vinau, qui se connaît, s'apprécie, et a quelques points communs. Jeunes, provinciaux, portant sur la réalité un regard décalé, ironique, décapant.

C'est le cas du *Camp des autres*, différent des trois premiers romans de Vinau. Il s'inspire de l'histoire méconnue de la Caravane à Pépère, une espèce de Bande à Bonnot sans la violence, des romanichels, déserteurs, bandits qui, en 1906-1907, ont défrayé la chronique avec leurs vols et leurs arnaques. Ils ont été pourchassés par les Brigades du Tigre de Clemenceau. « Même si, au final, explique l'auteur, ce livre est presque le plus personnel de mes romans, j'avais envie d'élargir mon univers, de dire des choses politiques, à ma façon, et en résonance avec des sujets d'actualité : les roms, les réfugiés. De me coltiner à la réalité en faisant un détour par la fiction. » Avec une écriture très travaillée, très poétique. Le livre suivant de Thomas Vinau sera peut-être un recueil de poèmes, ou un album jeunesse. Gaspard et Joseph vont être contents de leur père.

Jean-Claude Perrier

Le ravi, juin 2017

Le camp de la forêt

Thomas Vinau, talentueux écrivain ayant posé ses bagages à Pertuis (84), a choisi son camp : celui de la forêt « devenue le refuge de ceux qui se refusaient à l'homme et de tous ceux que l'homme refusait. Elle est l'autre camp. Le camp des autres ».

Son 4^e roman met en scène, au début du siècle dernier, la légendaire « Caravane à Pépère » traquée par les non moins célèbres Brigades du Tigre. Il ne conte pas les exploits de la police de Clémenceau : il imagine la rencontre d'un enfant en fuite avec Jean-le-Blanc, contrebandier aussi marginal que savant, puis avec la bande de Capello : déserteurs, bohémiens, voleurs et autres graines d'anarchistes.

La longue et éclectique dédicace, à la fin d'un récit aussi concis que flamboyant, est éclairante. L'auteur y remercie pêle-mêle Jules Valès, Jean Giono, Jack London, Jim Harrison, le Sergio Leone de *Il était une fois la révolution*, Charles Laughton pour *La nuit du chasseur*, Tony Gatlif pour *Gadjo Dilo*, Kusturica, Genet, Bukowski ou même l'association La voix des Rroms... Il y a du fond, comme rarement, dans cette fiction. Mais il y a aussi la forme : et quelle forme ! Thomas Vinau sait à la fois magistralement mener un récit, plus trépidant qu'un épisode de *Game of Thrones*, et faire flamber les mots. Gageons que *Le Camp des autres* réchauffera tous les lecteurs.

M. G.

INTERNET

Presse.lib, 17 mai 2018

<https://presselib.com/les-arbres-de-labatmale-et-la-foret-de-thomas-vinau-regard-de-christian-laborde/>

J'ouvre le quatrième roman de Thomas Vinau, *Le camp des autres*, paru aux Editions Alma : « Le givre fait gueuler la lumière ». C'est la première phrase, et c'est gagné. Le tapis verbal se déroulera, nous le foulerons, le cœur battant, Vinau est bel et bien un écrivain costaud.

Le camp des autres est le roman d'une fuite, celle d'un môme flanqué de son chien. La forêt est leur refuge, et c'est elle qui, avec la complicité de Thomas Vinau, devient le héros de ce roman. Un héros que Vinau connaît sur le bout des doigts et des mots. Il y a belle lurette que je n'avais ouvert un livre dont l'auteur, se penchant sur la nature, mette en avant sa richesse, sa beauté, fasse entendre sa respiration orageuse, les battements imperceptibles des cœurs minuscules qui palpitent dans les fougères et la boue.

Il faut être à la fois un poète – la langue -, un romancier – la construction-, un garde-forestier- la connaissance intime du sujet – pour offrir des pages si goûteuses et si denses. Voici, extrait de ce roman qui nous met également en présence de personnages charpentés et inoubliables, quelques mots sur la forêt : « Mais la forêt n'a jamais perdu ses propres règles, son propre règne, son ventre de nuit sauvage. Elle est restée le souffle archaïque de nos cycles, l'haleine musquée de nos origines, la reine ombragée du vivant, la ruade. Nous nous sommes tenus à l'écart pour inventer nos propres nuits, nos propres lois de bêtes orphelines, nos merveilles, nos désastres, nos propres dieux et nos propres monstres, sans jamais cesser de la craindre avec vénération. Elle est alors devenue le refuge de ceux qui se refusaient à l'homme et de

tous ceux que l'homme refusait. Elle est l'autre camp. Le camp des autres. » C'est beau, c'est haut, c'est Vinau.

Christian Laborde

Charybde 27, 29 avril 2018

<https://charybde2.wordpress.com/2018/04/29/note-de-lecture-le-camp-des-autres-thomas-vinau/>

Début du XXème siècle, quelque part aux charnières des Charentes et du Limousin. Gaspard, enfant perpétuellement battu par un père ivrogne, s'enfuit un soir en compagnie de son chien blessé. Blessé en le défendant une fois de plus. S'enfonçant dans la forêt avec pour tout viatique le poinçon qu'il avait à la main lorsqu'il a mis fin au règne absurde de l'alcoolique. Lui-même terriblement affaibli, il fuit néanmoins de toutes ses forces, portant ou traînant l'animal, pour échapper aux poursuites éventuelles et trouver un abri dans les sous-bois ou les futaies. Après une mauvaise rencontre qui aurait pu lui être fatale, il découvre un havre provisoire avec le repaire d'un sorcier-braconnier, avant de partir à l'aventure en joignant le périple d'une bande de bohémiens et d'autres réfugiés en rupture de ban...

Avec ce quatrième roman, Thomas Vinau invente un cheminement original et puissant pour revisiter et paradoxalement actualiser les refuges des réprouvés, le recours aux forêts, et le rapport libertaire de la marge à la norme. En mettant en scène l'authentique « Caravane à Pépère », rassemblement hétéroclite de rebelles, de marginaux et de fuyards divers, malandrins à leurs heures, terrorisant ou émerveillant le bourgeois, mais l'escroquant toujours un peu ou beaucoup, selon humeurs et besoins - et première cible officielle des brigades mobiles juste avant qu'elles ne deviennent les fameuses « Brigades du Tigre ». En en confiant l'approche à un enfant trop vite grandi, mélange détonant des personnages de Hector Malot et de Victor Hugo, il réussit à créer un puissant roman social et libertaire, associant étroitement la langue des vauriens chers à Jean Richepin et celle de la nature profonde, sauvage et forestière du meilleur Jean Giono, par exemple.

À la fois hommage enlevé à une certaine manière de gens du voyage (Tony Gatlif et son *Gadjo Dilo* figurent en bonne place dans les remerciements), à des échappés du

bagne si souvent abusif qui fleurent bon leur Jean Valjean ou leur Louis Desfossés, reconstitution passionnée et (un peu) romantique d'une cour des miracles mobile, *Le camp des autres* propose une langue étonnante et savoureuse au service d'une imprégnation sociale et politique beaucoup plus subtile qu'il ne pourrait y sembler au premier abord. Et c'est ainsi que nous aimons la littérature, ici.

Actualitté.com, 5 avril 2018

1905 : Gaspard, orphelin, réfugié au fond des bois...

Une bouffée de bonheur dès les premières pages : un bonheur de lecteur exigeant comme vous l'êtes sans doute, avide de textes forts et bien tournés ! Sur six chapitres courts, mais denses, l'auteur vous attrape et ne vous lâche plus. Son écriture est une gigue endiablée, tout en poésie et petits bijoux offerts au fil des pages de ce roman qui commence dans la douleur du « givre [qui] fait gueuler la lumière » et finit par un « printemps qui pétille ».

C'est Gaspard que l'on suit quelques mois durant, en l'année 1905, un enfant encore. Il vient de recevoir une sacrée raclée, une de plus, une de trop, et s'est enfui dans la forêt portant dans les bras son chien bâtard, encore plus blessé que lui, mais qu'il ne veut pas abandonner. Il ne peut trouver refuge qu'au plus profond des bois, il le sait, où l'on ne pourra pas le débusquer.

C'est compter sans celui qui se fait nommer Jean-le-Blanc, guérisseur-ermite ; il va sauver le garçon à moitié mort de faim, de froid, de peur, de coups, et ce grand solitaire va l'accepter jusqu'à vouloir même l'initier aux secrets des plantes. Dans cet abri-cocon isolé du monde, Gaspard se remet peu à peu et apprend le langage de la nature.

D'autres personnages vont bientôt y débarquer, l'entraînant vers de nouveaux paysages. Ils font partie d'une famille - gitans, repris de justice, prostituées -, et c'est l'une d'elles, Sarah, qui va le prendre sous son aile. Une autre histoire se profile, celle d'hier identique à celle d'aujourd'hui, l'histoire de ceux qui parcourent les routes, mal vus et mal aimés.

Quand on lit les lignes ajoutées en exergue aux divers chapitres, phrases tirées de Dhôtel, de Rimbaud, de Hugo, de Guillevic, on sait que Vinau fait partie, lui, de cette famille-là ; on retrouve dans ses œuvres le même goût pour la langue, celle qui claque et celle qui poétise, qui vous estourbit par toute la beauté qu'elle contient et par les images qu'elle fait naître. Qu'il ait recours au patois ou à la langue savante, Vinau sait y faire, les mélanges sont réussis et toujours créés à bon escient. Voilà tout simplement l'un des plus beaux romans de la rentrée littéraire 2017.

Laurence Grivot, Librairie Au Moulin des Lettres (Épinal, Vosges), en partenariat
avec le réseau Initiales

Mediapart, 26 février 2018

<https://blogs.mediapart.fr/colette-lallement-duchoze/blog/010318/le-camp-des-autes-de-thomas-vinau>

En s'emparant d'un fait réel - la Caravane à Pépère, une bande d'exclus épris de liberté qui sillonna la France au début du XX^e siècle et que les Brigades du Tigre de Clemenceau allaient écraser - Thomas Vinau le transforme en un vaste poème odysseé, dont Gaspard est le "héros" ; une fresque faite de révoltes et d'imprécations avec un mélange saisissant d'évocations réalistes naturalistes mais aussi poétiques et hallucinées. Adoptant le point de vue du jeune gamin, l'auteur imprime à son "poème" le souffle de l'enfance, dans une langue souvent rocailleuse, organique. Un texte habité et qui transporte. Un texte à valeur initiatique. Un texte qui entre en résonance avec le quotidien de tous les exclus, marginalisés et migrants... d'aujourd'hui...

Le givre fait gueuler la lumière. Le lecteur est comme happé par cet incipit singulier où triomphe le pouvoir alchimique de la métaphore. Nous sommes en avril. Gaspard s'éveille accompagné de son chien blessé. "Fracturé" par le geste qu'il vient d'accomplir, il s'est enfui dans la forêt et doit affronter pour survivre, ses arcanes ses bruissements - voire mugissements - ses replis et anfractuosités. Vastitude et isolement d'un espace nouveau, hostile et hospitalier tout à la fois. Point de départ d'un "voyage" découverte. L'occasion pour l'auteur de nous rendre sensibles par la

précision et l'élégance de ses descriptions (plutôt évocations souvent anthropomorphisantes) à ce "camp des autres».

Jean-le-blanc gardien tutélaire, alchimiste, connaisseur invétéré de tous les pièges sera le mentor de Gaspard et simultanément notre guide. Dès lors se justifie le «découpage » du récit en six parties, chacune précédée d'une épigraphe à valeur d'exergue ; elles sont les étapes qui jalonnent le chemin(ement) de l'enfant vers l'âge adulte ; elles sont impulsées par l'éveil -sens propre et figuré- annonciateur d'un monde nouveau ; après la fuite, la rencontre avec le « bienfaiteur » l'apprentissage, Gaspard est suffisamment mûr pour rejoindre la "Caravane à Pépère" et cheminer avec elle (notre chemin est notre maison).

Le récit devient polyphonique quand l'auteur fait retentir les témoignages de certains « exclus » cabossés de la Vie, dans l'âpreté de leur langue rugueuse. L'individu comme extrait d'un grand tout. Le « prince » Gaspard peut participer à la Frairie, la grande foire de La Tremblade. C'est là que l'Histoire rejoint la fiction : arrestations, bastonnades, manipulation de l'opinion en spéculant sur sa peur, en invoquant la sécurité, à grands renforts de propos comminatoires.

Au tout début Gaspard, fuyant d'éventuelles représailles suite à son geste fatal, s'était blotti dans un buisson d'acacias; en écho vers la fin il fuit les brigades de police, lové dans une cabane du presbytère. Mais il reprendra la « route » pour accomplir sa promesse « je reviens ». (on pense mutatis mutandis au Walther de "Nos cheveux blanchiront avec nos yeux"). Oui revenir vers son chien bâtard, vers son bienfaiteur, vers cette forêt accueillante et protectrice.

Disloqué, l'enfant s'est (re)construit - avec très souvent l'acuité du regard extérieur de qui se tient à distance-. Il est désormais fort d'une expérience unique : avoir vécu, dans la rudesse du quotidien, les valeurs fondamentales de la solidarité, auprès d'un agrégat de traîne-savate, laissés - pour - compte, bandits, déserteurs, braconniers et autres marginaux...

Histoire d'une liberté « sauvage » où les notes de violon montent jusqu'aux étoiles, l'apprentissage de Gaspard aura duré quelques mois, d'avril à juin 1907. Les chapitres très courts qui composent les 6 parties sont comme des instantanés des flashes ou encore des tableaux où le « travail » sur la lumière les voix et même certains raccords, les rapproche de séquences cinématographiées (cf le grouillement

de la Foire) ou de peintures (cf les effets de clair-obscur). Et la langue -structure de la phrase, rythme, choix lexicaux- varie selon le contexte : sous l'égide de Jean-le-blanc c'est une « leçon de choses » dans une forme d'animisme qui magnifie la langue de la forêt ; aux côtés de Sarah la belle et intrépide prostituée, de Zo', de Fata' de Capello, un souffle épique (jeu des anaphores, verbes d'action) accompagne la marche ponctuée de dialogues au réalisme cru. À chaque fois cependant on devine chez l'auteur le besoin de capter dans l'éphémère ce qui est éternel alors que Gaspard marche sur le monde

L'acte originel « tuer le père » peut se prêter à une analyse freudienne. De même la construction circulaire du récit n'a pas seulement une fonction narrative.... Écoutons l'auteur qui dans des « lignes de suite » -entre Épilogue et Remerciements - explique la genèse et la finalité de ce roman : « une histoire qui grimpait en nœuds de ronces dans mon ventre en reliant mes rêves les plus sauvages venus de l'enfance et le muscle de mon indignation. Alors j'ai voulu écrire la ruade, le refus, le recours aux forêts ».

L'indigence unifiée qui se rebiffe n'a-t-elle pas trouvé refuge dans et par l'écriture, dans ce Camp des autres ? Ambassade hirsute pour les sans-familles, les sans-abri, les sans-papiers, les sans-patrie ?

Colette Lallement-Duchoze

Postapmag, 2 janvier 2018

<https://postapmag.com/librairie/camp-autres-thomas-vinau-alma/>

L'écriture de Thomas Vinau est comme la forêt qu'il décrit : foisonnante de mots, profonde, rassurante, cruelle et odorante. Caché derrière le tronc du Nature-Writing se cache un roman d'apprentissage parmi les plus touchants.

La forêt justement, personnage à part entière de la première partie, est celle dans laquelle se réfugie Gaspard, bambin du début du XXème siècle. Seulement accompagné de son chien, bâtard fidèle et témoin de la violence paternelle, le même affronte la faim, les nuits, les loups, la peur. Jusqu'à être recueilli par un ermite, braconnier beaucoup et sorcier un peu. Mais aussi grand sage de la vie et immense

connaisseur de la nature. À travers les plantes, les potions, les décoctions il y a la guérison, le sommeil ou la mort. Gaspard va apprendre tout cela, la lecture en prime. Puis le chemin de l'enfant se poursuit sur les traces de la Caravane à Pépère, historique bande organisée de nomades, composée de bohémiens, déserteurs, évadés (conduite sous la houlette de Jean Capello et démantelée en 1907 par ce qui deviendra la brigade du tigre). Parmi ces laissés-pour-compte, ces détrousseurs et ces petits escrocs, le petit apprendra l'amour, l'amitié, le monde, le lien entre les Hommes.

Les chapitres sont courts, les dialogues insérés au bloc narratif. On ne respire pas, ou trop, ou autrement. On halète, on s'inspire, on se reconnaît. Le « camp des autres » est celui des oubliés, des moins que rien, des reclus, des sans famille et des sans patrie. Dans cette ode à la liberté et à la différence, il y a un écho de fond des bois à la rythmique poétique et à la résonance forte.

Marjorie Risacher

La cause littéraire, 24 août 2017

<http://www.lacauselitteraire.fr/le-camp-des-autres-thomas-vinau>

Il semble que le thème de ce livre, la fuite hors du monde des hommes, le refuge au cœur de la forêt, la survie, intéresse beaucoup cette rentrée littéraire. La Cité des hommes et ses excès, ses injustices, ses violences, a toujours fait rêver certains d'un ailleurs, peut-être moins confortable, mais qui offrirait la liberté que les sociétés policées ne proposent pas.

C'est, dans la première moitié du livre, l'aventure presque solitaire du jeune Gaspard, parti de chez lui avec une jeunesse épouvantable achevée par un geste épouvantable.

Il s'enfonce dans la forêt, trimbalant un chien blessé, invalide et souffrant. Il va découvrir un monde secret, complexe, un univers à part, avec ses codes, ses lois, ses bruits, sa respiration. On ne s'impose pas à la forêt, Gaspard va vite apprendre qu'on se soumet à elle si l'on veut survivre.

La langue de Thomas Vinau, appuyée sur la poétique pure des mots de la flore, de la faune, fait merveille pour nous inonder de l'univers mystérieux et bruisant de la forêt, écrin dans lequel le lecteur se laisse glisser avec délice et une ombre sourde d'inquiétude (...).

Et surgira l'initiateur, l'homme des bois, venu on ne sait d'où. Jean-le-Blanc, c'est ainsi qu'on l'appelle. Comme un oiseau chasseur de serpents. Chasseur, sorcier, herboriste, chimiste à sa façon, il a tout appris des secrets et magies de la forêt. Il sera le maître initiatique de Gaspard : il lui transmettra ses savoirs mystérieux, il lui apprendra à lire, il soignera le chien. Et encore, le tourbillon merveilleux des noms des plantes, enveloppant leurs vertus secrètes, salvatrices ou mortelles (...).

Mais il n'est pas d'initiation authentique sans révolte et désir d'ailleurs encore. Gaspard ira, fort de son apprentissage, vers les horizons qu'il ne connaît pas encore. Pour découvrir loin dans la forêt une bande incroyable de gens du voyage, « la Caravane à Pépère », tour de Babel vivante, grouillante, faite de gens forgés par la dureté de la vie. Le camp des autres (...).

Gaspard apprend avec eux les solidarités fondamentales, les révoltes sociales, la dureté de la société policée que les bourgeois des villes ont bâtie en ce début de XXème siècle. La répression des pauvres, des bannis, des sans rien. Thomas Vinau nous offre là un livre d'une grande beauté formelle et d'une vraie puissance d'émotion.

Léon-Marc Levy

Grégoire Delacourt, 10 décembre 2017

<http://www.gregoire-delacourt.com/category/livres/>

De l'art de donner des baffes.

Il est des livres qui ont l'art de vous foutre une claque. J'en avais pris une grande à l'époque, avec *Les saisons* de Maurice Pons. Une autre avec *L'Agneau Carnivore* d'Augustin Gomez-Arcos. Une troisième, avec pétage de plombages, avec *Last Exit to Brooklyn* d'Hubert Selby Jr. et notamment la nouvelle intitulée *Tralala*. Aujourd'hui, c'est Thomas Vinau qui m'explose avec *Le Camp des Autres*. Un roman à l'écriture

d'une incroyable minéralité, où poussent des mots organiques, vivants. Jamais je n'avais ainsi lu la forêt. Jamais je n'avais autant senti les feuillages, le vent, le poids de l'eau, les insectes sous les écorces, les becs des rapaces qui fouillent dans les goitres égorgés, les petits os craquants sous les mâchoires des rongeurs (page 31). Jamais je ne m'étais aventuré aussi loin dans la chair des choses. Vinau est un conteur d'une sensualité folle, un écrivain de l'abîme.

Dans ce quatrième roman, il raconte l'histoire d'un garçon, Gaspard, qui, avec son chien blessé, a fui dans la forêt, où il va rencontrer un certain Jean-le-Blanc, et avec lui, rejoindre la Caravane à Pépère, une authentique bande de déserteurs, bohémiens, prisonniers évadés, qui terrorisèrent nos campagnes en 1906 avant d'être arrêtée l'an suivant par ce qui allait devenir la Brigade du Tigre. Et c'est alors l'occasion rêvée pour Thomas Vinau de nous peindre ces humanités sublimes, écorchées, felliniennes, avec une langue sublime, écorchée et fellinienne. L'occasion de régler ses comptes à toute cette merde infâme et magnifique qui fait notre réalité. La pauvreté des mots. Le courage de certains et l'ignominie des autres (page 192). Osez pénétrer dans ce camp des autres parce que même si on s'y salit, on en sort grandi.

Grégoire Delacourt

Les lectures d'Antigone, 1^{er} décembre 2017

<https://leslecturesdantigone.wordpress.com/2017/12/01/le-camp-des-autres-thomas-vinau/>

Ce livre était un des titres incontournables de cette rentrée littéraire 2017... Tu as donc attendu le bon moment pour t'y plonger, histoire de ne pas en gâcher la lecture. Thomas Vinau était très présent sur ton ancien blog, et tu aimes à te rappeler que vous vous êtes côtoyés (il y a dix ans) sur un même site d'écriture, qui s'appelait alors Fulgures et donnait la part belle aux formats courts. Dans ce nouveau roman, tu retrouves d'ailleurs un peu plus l'auteur de ses premiers écrits, celui du blog [Etc-iste](http://etc-iste.blogspot.fr/). (<http://etc-iste.blogspot.fr/>).

Thomas Vinau retourne à ses sources, a été inspiré par une nouvelle de Charles Bukowski, et s'est intéressé à l'existence de cette Caravane à Pépère qui prend très vite possession du roman (bande organisée constituée de nomades qui parcouraient la France entre 1906 et 1907). Voilà qui correspond bien à l'univers de l'auteur, surtout quand dès les premières lignes nous nous retrouvons tout au fond d'un trou, au creux d'un buisson, aux côtés d'un enfant, et de son chien. Cet enfant a froid, a faim, a peur et il se cache, pour fuir (on le comprendra peu à peu) un père tyrannique et violent. Il est blessé et est recueilli, lui et son fidèle chien, par un homme mystérieux, entouré de fioles et de vieux livres, Jean-le-blanc, qui dit travailler le serpent. Mais Gaspard, dès qu'il est guéri, ne peut s'empêcher de répondre à sa soif d'aventures et va suivre la bande d'énergumènes révoltés, qui passe un jour par là, dans leur périple. Et plus spécialement la silhouette souple et sauvage de Sarah.

Cette fameuse Caravane à Pépère est fascinante pour un jeune garçon curieux, mais quid du danger qu'elle traîne aussi dans son sillage. Et comme tu as aimé, toi lectrice, te plonger ainsi dans une ambiance qui t'a tout de suite ramenée à tes lectures d'enfance, de Louis Stevenson par exemple, ou de Jack London. Thomas Vinau garde dans ce roman cette langue poétique, personnelle, qui sied si bien à son écriture, mais elle est ici plus rude, plus gouailleuse, et suit un chemin qui promet beaucoup pour l'avenir. Une lecture dont tu garderas des souvenirs colorés, faits de feuilles et de terre, de soirées au coin du feu, de rires gras, de boissons joyeuses, de solidarité et de violence.

D'une berge à l'autre, 14 novembre 2018

<http://litterature-a-blog.blogspot.fr/2017/11/le-camp-des-autres-thomas-vinau.html>

Le camp des autres, Gaspard l'a rejoint. Après avoir quitté la maison familiale où son père le battait comme plâtre, le gamin s'est retrouvé seul dans la forêt avec son chien. Il a affronté le froid, la faim, la peur, les loups. Recueilli par Jean-le-Blanc, un ermite vivant au cœur des bois, il s'est remis sur pied avant de partir sur les routes avec la Caravane à Pépère, une bande d'exclus épris de liberté qui sillonna la France au tout

début du 20ème siècle. Des sans-abris, des sans-familles, des sans patrie. Des revenus du bagne, des voleurs à la tire, des gitans. La lie d'une société bourgeoise que Clemenceau écrasa avec ses brigades du tigre en 1907. Parmi ces « récalcitrants », « Gaspard va découvrir la vie en marchant sur le monde ».

Un roman plein de souffle qui ne pouvait que me plaire. Les chapitres courts, comme autant de longs paragraphes, donnent la mesure. La partie en forêt est riche de descriptions proches du naturalisme et m'a rappelé les superbes envolées de Louis Pergaud dans son recueil *De Goupil à Margot*. La seconde, sur les routes, est une ode au peuple nomade et à son mode de vie sans frontière ni barrière. Les deux se complètent et forment un tout cohérent, porté par une langue magnifique.

C'est un texte à lire à voix haute pour profiter du balancement des phrases, de leur rythme, de l'équilibre entre le son et le sens. Un texte habité, engagé, une poésie sèche sans emphase inutile. Tout ce que j'aime et que je retrouve trop peu souvent dans la littérature française actuelle.

Jérôme

Remue.net, 27 septembre 2015

Thomas Vinau ranime *La Caravane à Pépère*

Au début du siècle passé, un enfant fuit en s'engouffrant dans la forêt. Il s'appelle Gaspard. Il vient d'abandonner son père mort dans une auge à cochons. Il porte dans ses bras son chien blessé (qui a reçu un coup de fourche lors de la dernière - et fatale - bagarre avec le paternel aviné). Il s'enfonce dans les bois.

Sent l'odeur terreuse de l'humus et celle sucrée des tapis d'aiguilles de pins. Il avance péniblement. Taille sa route forestière entre ronces, épines, rochers et incessants dénivelés. Il est mal en point, en territoire hostile.

« Dans le ventre sauvage d'une forêt, la nuit est un bordel sans nom. Une bataille veloutée, un vacarme qui n'en finit pas. Un capharnaüm de résine et de viande, de sang et de sexe, de terre et de mandibules. Là-haut la lune veille sur tout ça. Sa

lumière morte ne perce pas partout mais donne aux yeux qui chassent des éclairs argentés. Gaspard est recroquevillé contre le chien. »

Il souffre, s'épuise. La forêt ne s'appréhende pas facilement. On doit avant tout s'y orienter, s'y adapter, y dénicher des abris et y trouver de quoi subsister. C'est ce que fait l'enfant. Il coupe sa faim comme il peut.

Un soir, il découvre un lièvre au cou déchiré par le fil d'acier d'un collet. Du coup, c'est festin improvisé sous le couvert des arbres. Et sans doute en présence dissimulée des animaux nocturnes en repérage dans le coin. Il embarque également le collet. Qui appartient à celui qui deviendra bientôt, alors qu'à bout de force il gisait sans connaissance, l'homme providentiel qui l'hébergera et qui les soignera, lui et son chien.

« Le type rallume sa pipe de gris sans lâcher Gaspard du regard. Les yeux bien droits qui jaugent la viande de haut en bas. Il a des moustaches épaisses qui vont se confondre sur sa peau mate avec des rouflaquettes de loup-garou mal luné. Chapeau haut-de-forme plus ou moins écrasé sur son crâne dégarni, pas très grand, pas très fort, le dos rond comme un chat de gouttière qui ne boit que les dernières pluies. »

Cet homme, c'est Jean-le-blanc. Il connaît le secret des plantes. Sait soutirer du venin aux vipères et extraire le poison de certains champignons. Il concocte des remèdes pour soigner, guérir, endormir. Il braconne, court les bois, a depuis longtemps choisi son camp (« le camp des nuisibles, des renards, des furets, des serpents, des hérissons. Le camp de la forêt. Le camp de la route et des chemins aussi. ») Il est en cheville avec une troupe de gens qui lui ressemblent et qu'il fournit en bricoles et potions de toutes sortes. Ce sont eux que Gaspard va finalement rejoindre. Ils se déplacent en roulettes, viennent de Hollande, affichent différentes nationalités, sont voleurs, insoumis, déserteurs, romanichels, bohémiens, forbans, anarchistes. Ils vivent de rapines et de menus larcins mais ne tuent jamais, ne partageant pas la philosophie prônée par ceux de la Bande à Bonnot. Ils circulent sur les routes de France, s'approvisionnent quand il faut, campent à l'écart des villes. Ensemble, ils forment La Caravane à Pépère. Avec à leur tête, Jean Capello, un ancien bagnard.

« C'est la famille ça mon mignon, la seule qu'on a. La Caravane à Pépère, légion et mère des sans-légions et des sans-mères. Des pirates à la mange-moi ça ! Y'a pires sales gars va t'inquiète pas. »

En choisissant d'évoquer par la fiction l'épopée de La Caravane à Pépère, qui défraya la chronique dans les années 1906, 1907 (Clémenceau leur envoya ses premières Brigades du Tigre), Thomas Vinau rouvre une page d'histoire qui demeure d'une actualité brûlante. C'est celle de l'exclusion. Des roms, des nomades, des réfugiés, des sans-papiers, des sans-domiciles, des apatrides, etc, rejetés et contraints, comme leurs prédécesseurs, de vivre à l'écart, en périphérie, en bidonvilles, sous des tentes ou à même le trottoir.

Ses personnages résistent en prenant la tangente. Ils essaient d'adoucir le présent (le seul temps qui leur importe) en faisant bloc. Tous sont des habitués de la forêt. Celle-ci - grâce au lexique poétique qui lui est propre et qui est ici judicieusement restitué - offre ses odeurs, ses grincements de branches, les secrets de sa faune, de sa flore et le tracé de ses chemins sinueux au fil des courts chapitres de ce roman lumineux. Qui redonne vie et visibilité aux invisibles.

Jacques Josse

Le tour du nombril, 19 septembre 2017

<https://letourdunombril.com/2017/09/16/le-camp-des-autres-thomas-vinau/>

Politic poetry. Poésie du temps présent aussi.

Thomas Vinau, on ne le présente plus. Poète qui observe son temps et passe à la prose de en temps. Vinau distille ses histoires de peu de mots. Pas beaucoup de pages et des respirations. Comme pour mieux ingérer ces phrases qui sonnent comme des vers et nous prennent par la main.

Thomas Vinau nous emmène où il veut. Il nous raconte la marge, la lisière. Il nous fait sortir du chemin où avance le troupeau. La forêt, sauvage, où se cachent ceux qui refusent la norme. Ceux qui fuient l'ordre dicté : les non conformistes, les insoumis (c'est lui qui l'écrit), ceux qui refusent de montrer du doigt ceux qui ne leur ressemblent pas. J'ai pensé à Comès, à *La Belette* et à *Silence*.

Gaspard est le gosse. Gaspard a foutu le feu et il a fui avec son chien. Il est seul dans la forêt opaque et humide. Il porte son bâtard blessé. Fuite désolée. Repères incertains, monde merveilleux et inquiétant. Jean-le-blanc le recueille et lui apprend

la forêt et ses trésors. Vie ralentie, gestes lents. La forêt regorge de richesses. Chaque baie, chaque feuille, chaque animal est un trésor. Et Gaspard apprend.

Puis viennent les autres. une cohorte d'êtres libres et non conformes qui vivent à la marge et s'approchent parfois des villes. Gaspard les suit. C'est la « Caravane à Pépère ». Des bohémiens, alchimistes, jongleurs, montreurs d'ours. Des guérisseurs, déserteurs aussi. Des gens qui fascinent et qui font peur. On n'aime pas l'étranger. On n'aime pas celui qui se balade à la marge. En 1907, « la Caravane à Pépère » dérangeait comme dérangeant aujourd'hui les Roms et les migrants. Tous ceux qui réclament le droit à la différence ou simplement à la liberté.

Clemenceau se charge du « problème » et fond sur le groupe à grand renfort de policiers. Il rassure la populace, il communique, il stigmatise. Et Thomas Vinau nous raconte avec une poésie qui se cache derrière chaque mot, comment le monde n'a pas changé et comment l'histoire aujourd'hui se répète, ici et ailleurs, comment le petit commerce de la stigmatisation de l'autre continue de prospérer. Aujourd'hui Wauquiez et Ciotti avivent la flamme et pointent du doigt. Cédric Herrou passe son temps en garde à vue et on n'est même plus étonnés, on s'est habitués, à slalomer entre les tentes Quechua, du côté de Stalingrad. Mais ça a toujours été comme ça. J'ai grandi à la campagne. On y a toujours détesté les Bohémiens. Je ne vous parle même pas des Arabes. Alors ce livre, ce conte lent et détaché des villes est le plus beau des antidotes. Au monde dans lequel nous vivons, à la course effrénée à laquelle on n'a jamais demandé de participer. Rien ne nous empêche de nous évader. Commencez par lire *Le camp des autres* et enfoncez-vous au cœur des bois.

Emmanuel Gédoin

Le goût des livres, 5 septembre

<http://legoutdeslivres.canalblog.com/>

Première lecture de la rentrée littéraire et coup de cœur. Dès les premières lignes, je me suis glissée à nouveau avec bonheur dans la prose de l'auteur, toujours aussi sensible et écorchée vive. Le début frappe fort avec la course éperdue de Gaspard,

gamin qui fuit la violence du père. On devine que le bâtard blessé qui accompagne l'enfant a dû le défendre et se prendre des coups. L'urgence est de mettre de la distance entre les fuyards et ceux qui les ont sûrement pris en chasse. L'enfant s'enfonce dans la forêt, à la fois hostile et protectrice. On sent qu'il la connaît bien et sait y trouver ressources et refuge, mais la solitude du petit et la misère de sa situation fend le cœur. L'histoire se déploie quand il tombe sur la cabane bien cachée de Jean-le-Blanc, un marginal qui a choisi de vivre à l'écart des hommes.

Gaspard va pouvoir baisser un peu les défenses, d'abord avec précaution, il n'a jamais été traité avec bienveillance. Chez Jean-le-Blanc, il va faire la connaissance d'une étrange bande d'individus, surnommés "la caravane à Pépère" au début du XXe siècle. Ses yeux vont s'ouvrir sur le monde qui l'entoure, peu recommandable aux yeux des bourgeois, mais digne et fier à sa manière. La belle Sarah va le prendre sous son aile et lui éviter les plus gros écueils.

Dans ce roman, l'art de l'auteur est de nous parler des gueux et des exclus de toutes les époques à travers le périple de Gaspard. Le livre se clot sur l'apparition des fameuses Brigades du Tigre, mises en place par Clémenceau pour "nettoyer" les campagnes de ses brigands de toute sorte, y compris les rebelles à l'ordre établi.

J'ai été happée dès le début par l'écriture toujours aussi poétique de l'auteur et en même temps bien ancrée dans le réel. La forêt est un personnage à part entière, elle vit, elle bruisse, elle frémit et la lectrice avec.

Leiloon

Les lectures du mouton, 28 août 2018

<http://www.leslecturesdumouton.com/archives/2017/08/28/35586328.html>

Il me tardait de retrouver la plume de Thomas Vinau et son univers poétique. Pour ce *Camp des autres*, l'idée a commencé à germer en 2013. Marqué par la déclaration du ministre de l'Intérieur de l'époque sur l'incapacité des Rrom à s'adapter à nos modes de vie, Thomas Vinau a eu envie d'écrire sur l'« image de l'indigence unifiée qui se rebiffe ». Cette envie a été accentuée par l'avènement des attentats. Le matériau littéraire à ce projet, l'auteur le trouve dans l'histoire de la Caravane à pépère. Ce

groupe de nomades hétéroclites (bohémiens, déserteurs, évadés...) mené par Jean Capello a sévi sur les routes de France entre 1906 et 1907. Nous sommes en pleine crise sécuritaire en ce début du 20e siècle et l'État déploie des moyens pour rassurer la population : c'est à ce moment-là que naissent les Brigades du Tigre de Clemenceau.

Dans ce magnifique roman, nous suivons les péripéties d'un jeune garçon, Gaspard, accompagné de son chien. Nous les retrouvons errants dans la forêt au début du récit – sans trop savoir avec exactitude pourquoi – et nous les regardons survivre aux dangers des lieux. Le garçon est finalement recueilli par un certain Jean-le-Blanc qui trafique avec des membres de la caravane. Poussé par la curiosité et l'envie de liberté, le garçon finit par les suivre dans leur parcours à travers la France... Comme d'habitude, l'écriture, la langue sont tout simplement sublimes. C'est poétique et viscéral.

Bricabook, 28 août 2017

<http://www.bricabook.fr/2017/08/le-camp-des-autres-thomas-vinau>

Il est des livres qui déstabilisent : nous les attendons fébrilement, le cœur encore charmé et conquis par l'opus précédent, en tête le souvenir que Thomas Vinau nous émerveille de belles images, même si la réalité est froide et morne. Et là, rien.

Ou plutôt, si : un début qui crisse, âpre, rempli de souffrances et d'angoisse, une écriture comme un sac de grains de sable dans l'œil. S'étale sur les premières pages un petit garçon au cœur et au corps tuméfiés. Là, dans un cocon d'épines, il se réveille, de sales images de la veille encore en tête. Qui l'a massacré ainsi ? Son père. Il doit la vie à son chien qui a mordu le bourreau. Aussi entre eux deux c'est décidé, la fuite sera leur salut et, croix de bois, croix de fer, ils ne se sépareront jamais.

Le début du roman m'a surprise : je ne reconnaissais plus le style de Vinau, celui qui fait entrevoir la lumière derrière le mauvais temps. Et puis très rapidement, le petit fait une rencontre déterminante : un marginal, un qui vit dans la forêt sans rien devoir aux autres hommes civilisés.

Le style du roman prend son envol à ce moment-là. Avec cet homme, la respiration se fait, et pour le lecteur et pour le petit garçon. Les deux marchent en symbiose. Nous

retrouvons les images renversantes, cette humanité à fleur de mots de Vinaire, son talent à nous montrer le monde sous un autre angle, sans le dénaturer.

Le garçon gambade, découvre que la vie n'est pas faite que d'engueulades et de coups, s'ouvre à elle et s'émerveille. Le lecteur, toujours en symbiose avec le petit, reprend lui aussi sa respiration. Et effectivement, à rebours, le lecteur comprend que le début du roman ne pouvait être que ronces dans la gorge.

Jean-le-Blanc lui apprend alors à regarder la Nature, celle qui bruit et donne toujours aux hommes, en belle corne d'abondance qu'elle est. Jean n'est pas sorcier, marabout ou encore alchimiste, pourtant son travail est le même : sentir sous la pulpe de ses doigts toute la magie du monde. Un jour, arrive un groupe d'hommes que les journaux appelleront plus tard « la caravane à pépère ». Ces hommes défrayeront même la chronique et donneront le coup d'envoi des fameuses brigades du Tigre. Ils ont le même mode de vie que Jean : des sans-nom, de doux hors-la-loi, des qui dérangent la bonne société. Et au milieu d'eux il y a aussi Sarah qui porte en elle le magnétisme d'une Carmen.

Thomas Vinaire donne à ces « oiseaux de passage » leurs lettres de noblesse, il met leur cœur à nu, les décrit tels qu'ils sont : des hommes épris de liberté et de vie à l'humanité renversante. En toile de fond, la forêt est elle aussi un personnage à part entière, et croyez-moi, en lisant ce roman vous aurez une folle envie de vous y perdre vous aussi pour goûter à son bel éventail de sensualités.

Je l'ai gardée au chaud cette histoire qui poussait, qui grimpait en nœuds de ronces dans mon ventre en reliant, sans que j'y pense, mes rêves les plus sauvages venus de l'enfance et le muscle de mon indignation. Alors j'ai voulu écrire la ruade, le refus, le recours aux forêts. Soyez certain, Thomas Vinaire, vous vous êtes fait avec le camp des autres le chantre des âmes oubliées, et à travers vos mots vous leur avez donné une voix dont l'écho rebondira longtemps dans les forêts.

Leiloon